
Le dialogue malgré la guerre

André Azoulay
président de Identité et Dialogue
et
Régine Dhoquois-Cohen
juriste et sociologue à l'Université de Paris VII

Comment être juif français pendant la guerre du Golfe et continuer à privilégier le dialogue entre les communautés juive et arabe, alors qu'Israël est menacé, que le peuple irakien est martyrisé et que l'OLP soutient l'agresseur ? Eléments de réponse avec André Azoulay et Régine Dhoquois-Cohen.

André Azoulay — Je me suis senti concerné par la guerre du Golfe à plusieurs niveaux. En tant que Français d'abord. J'ai considéré que la France se battait du côté du droit.

Ceci n'a rien à voir avec l'expression d'un nationalisme de circonstance, mais se rapporte plus aux principes élémentaires du droit international qui ne se partage pas. Je fais partie de ceux qui militent pour que ces mêmes principes soient reconnus et appliqués à tous et

notamment aux Palestiniens qui en sont privés. Comment, dès lors, accepter l'agression irakienne et le fait accompli de la souveraineté confisquée aux Koweïtis.

En tant que juif ensuite, je suis totalement concerné par la sécurité d'Israël. Une sécurité qui n'aura de réalité que le jour où un Etat israélien coexistera avec un Etat palestinien. Or les Scud qui sont tombés pendant plusieurs semaines sur Israël et les déclarations répétées, pendant ces mêmes semaines, d'une OLP solidaire de l'agresseur, ont mis à mal l'homme de dialogue que j'ai choisi d'être.

Enfin en tant que Français et en tant que juif, j'ai eu peur qu'en France ce conflit ne dégénère en confrontation entre nos deux communautés. J'ai craint aussi de voir la communauté arabe devenir le bouc émissaire de ceux qui voulaient voir transporter ici un conflit qui se déroulait là-bas.

Avec des amis arabes, nous avons donc décidé de prendre la parole en disant très clairement nos points de vue, mais en nous respectant réciproquement, en ne taisant pas nos divergences mais en protégeant en même temps nos convergences. Même si nous avons des analyses différentes du conflit, il était hors de question pour nous de sacrifier ce que nous avons construit ensemble pendant des années.

Ce conflit a finalement révélé en France la maturité de ces juifs et de ces Arabes que beaucoup attendaient sur le terrain de la confrontation et qui se sont manifestés sur le terrain du dialogue. Je crois que c'est une révélation qui fera date et qui est à inscrire à l'actif de ces juifs et de ces Arabes qui ont choisi de s'exprimer pour privilégier leur volonté de ne pas sacrifier leur désir de dialogue et de paix au nom d'un désaccord sur la crise du Golfe.

Régine Dhoquois-Cohen — Vous dites qu'il y avait un désaccord sur la crise du Golfe. A-t-il été un obstacle au dialogue ?

AA — Nous avons toujours maintenu le dialogue et pourtant, je ne peux pas dire que ma position était au diapason de celle de beaucoup d'amis qui me sont très chers, avec qui je partage beaucoup de choses et qui sont arabes. D'ailleurs avec le temps, je comprends mieux certaines de nos divergences. Aujourd'hui, je suis peut-être moins absolu dans mes certitudes mais quoiqu'il en soit, avec ces mêmes amis, nous avons décidé de ne pas pratiquer la politique de

l'autruche et de ne pas masquer ce qui nous sépare, au nom justement de notre engagement commun pour le dialogue judéo-arabe au service de la paix entre Israéliens et Palestiniens.

RD-C — Vous avez dit que vous avez laissé, à l'occasion de ce conflit, beaucoup de crédibilité par rapport à certaines composantes de la "communauté juive" (que je mets entre guillemets parce que le terme est pour moi problématique et je souhaite que nous y revenions). Pouvez-vous préciser votre pensée ?

AA — Je fais partie de ceux qui pendant très longtemps, ont voulu accréditer le fait que l'OLP avait effectivement changé de registre et avait définitivement choisi la solution politique plutôt que la logique exclusive de la confrontation et de la terreur. J'ai longtemps essayé de donner à ce choix les attributs de la continuité et de la responsabilité. A partir du moment où cette même OLP, face à une violation manifeste du droit international s'est aligné aux côtés de l'agresseur et non pas aux côtés de l'agressé, je ne pouvais qu'être moins à l'aise pour continuer à soutenir ces positions. De la même façon, quand Saddam Hussein a envoyé ses Scud sur Israël, alors qu'Israël n'était pas en guerre avec l'Irak et que l'OLP a applaudi cette agression, j'étais nécessairement moins fondé à dire que l'OLP avait réellement choisi une issue politique à son conflit avec Israël.

RD-C — En ce qui me concerne, j'ai vécu ce conflit dans le déchirement, non seulement parce qu'une guerre ne peut se vivre que dans le déchirement, mais aussi parce que j'ai eu continuellement l'impression que le dialogue était presque toujours impossible et ceci avec une quantité importante de gens ou de groupes. En tant que juive, militant au sein de l'AMIRATZ, j'ai partagé un peu leur angoisse à propos d'Israël et des Scud, mais j'ai mal supporté cette attitude de repli sur leur judéité, comme si les bombes tombant sur les civils irakiens leur étaient, non pas indifférentes, mais à la limite de leurs préoccupations. Lors d'une réunion avec Eddy Kauffman de passage à Paris, pendant la guerre et membre du RATZ (c'était d'ailleurs un soir où un Scud était tombé sur Tel Aviv), je me souviens avoir émis l'idée que l'on pouvait — sans les admettre — comprendre les réactions de la rue palestinienne. J'avais alors comparé cette situation à celle d'un juif français pendant la Deuxième guerre mondiale applaudissant aux

bombes anglo-américaines tombant à la fois sur des objectifs allemands mais pouvant toucher aussi des civils français. Les réactions à mes propos avaient été très vives, ahuries, révoltées même au point de m'imposer le silence pour éviter des violences verbales peut-être définitives que je désirais éviter parce que je sentais qu'il était nécessaire de maintenir chez les juifs ces petites structures partisans du dialogue avec les Palestiniens. Cette situation était d'autant plus troublante pour moi, qui tente constamment de me mettre à la place de "l'opprimé" au nom de ma judéité, alors qu'il serait tellement plus facile et plus reposant de se replier frileusement sur une identification communautaire qui, en plus, pouvait dans ce cas là avoir bonne conscience.

Parallèlement, le dialogue m'est apparu tout aussi difficile avec ceux que je nommerai, d'un terme générique, les pacifistes, dont l'agressivité à l'égard de toute position non conforme à la leur n'était guère pacifique. Je partage votre analyse sur le conflit grosso modo. Je pense cependant qu'il aurait fallu prolonger l'embargo, sans être tout à fait sûr. En tout état de cause, il était évident pour moi que ce rapt d'un Etat membre de l'Onu par un autre Etat était tout simplement inacceptable et qu'une réaction autoritaire de la communauté internationale était indispensable.

Il y eut également un autre épisode, toujours au sein de l'AMIRATZ, que j'aimerais relater. Nous avons publié un communiqué — à la rédaction duquel j'ai participé — rappelant notre soutien à Israël, à sa politique de prudence, disant que nous ne pouvions admettre la position de l'OLP ni "l'attitude de ceux qui, parmi les Arabes, attribuent tous leurs malheurs à l'existence même de l'Etat d'Israël", tout en réaffirmant notre objectif de reconnaissance des droits nationaux du peuple palestinien. A posteriori, j'ai eu l'impression que nous, Juifs de "gauche", "irréprochables", nous nous posions une fois de plus en donneurs de leçons de morale politique.

Toute cette période me laisse un goût d'amertume comme si j'avais retrouvé les sectarismes dont je pensais, sans doute innocemment, qu'ils s'atténueraient avec la crise grave traversée par les pays communistes. Je retrouvais soit une communauté repliée, soit une accusation simpliste contre l'Occident, sans qu'aucune alternative idéologique voie le jour.

AA — Je ressens la même amertume. En tant que juifs militants, nous aurions dû être beaucoup plus nombreux pour dire combien était insupportable le spectacle de ces familles irakiennes meurtries, de ce pays plongé dans l'horreur et la destruction. Pour dire aussi, au-delà de l'analyse politique, que nous étions très nombreux à prendre en compte et à comprendre la sensibilité de nos interlocuteurs arabes face à ce drame.

RDC — J'ai eu l'impression pendant ces quelques semaines de guerre que je ne pouvais véritablement parler qu'avec "Des" et non pas "Les" juifs, avec qui d'ailleurs je peux avoir des divergences notables, comme si avec eux jouait cette identité mystérieuse qui nous relie à Israël. Mais en même temps, j'ai peur de cette identification "communautaire". D'une certaine manière, je la refuse et je la hais. La seule chose qui m'intéresse vraiment, c'est le mélange, le dialogue, la non assignation à résidence communautaire, quelle qu'elle soit. Pour moi, la judéité, c'est un peu cela, une sorte de nomadisme fondamental.

AA — On peut s'interroger sur cette identification. C'est une réalité objective que non seulement j'accepte mais que je cultive sans complexe. Je me sens bien en tant qu'être juif parce que je traduis ce judaïsme en choix de valeurs : tolérance, justice, liberté, pluralité. C'est comme cela que j'ai appris à être juif. Et parce que je suis juif, je veux d'abord faire partager ces valeurs à ceux qui sont en face de moi et jamais je me sens d'autant plus agressé en tant que juif lorsque celui qui est en face de moi se voit privé de ces valeurs. C'est là que je me sens totalement en cohérence avec mon identité juive. Le jour où je serais indifférent à celui qui est privé de liberté près de moi, alors à ce moment là, j'aurais cessé d'être juif. Je ne suis pas juif par constat biologique. Je suis juif par choix éthique et moral et parce que le judaïsme, pour moi, c'est cela. La lumière du peuple élu, s'il y en a une, ce ne peut être autre chose que la liberté pour ceux qui en sont privés.

RD-C — Avez-vous l'impression que beaucoup de juifs en France — sans parler des Israéliens sur lesquels nous reviendrons — vivent ainsi leur judéité ?

AA — Par naïveté ou par optimisme béat, j'ai le sentiment que la majorité des juifs, lorsqu'ils se revendiquent en tant que tels,

pensent leur judéité comme moi, c'est à dire en termes de valeurs et d'éthique. Je crois que la majorité silencieuse chez les juifs qui n'appartient pas nécessairement aux appareils communautaires, institutionnels ou associatifs, se détermine de cette façon. Je pense qu'il est temps de redonner à la parole juive toute cette densité et cette dimension morale trop souvent confisquées ou récupérées par un discours politicien ou communautaire.

RD-C — Si cette identification juive communautaire joue — amplifiée pour les gens de ma génération par le choc de la deuxième guerre mondiale —, alors il faut admettre qu'en face ou à côté, il y a d'autres communautés avec des réactions identitaires tout aussi sensibles et fortes et ces identifications, quelles qu'elles soient me gênent, et plus encore, me paraissent extrêmement dangereuses. Quand on me parle de "l'humiliation des Arabes", je le vis avec le même sentiment de sectarisme que quand on me parle "des femmes", comme s'il existait une communauté de femmes ressentant, au même moment, les choses de la même manière. Cette approche d'une part, paraît faire fi de toute approche en termes de lutte des classes, mais plus gravement encore, elle me paraît effacer la singularité humaine qui est à mon sens fondatrice de l'être humain. Si je me dis appartenir à la communauté juive, vibrer à Israël, cela veut dire aussi que j'accepte ce type de réaction monolithique quand elle vient des Arabes ou des Croates.

AA — C'est vrai que ce sont des concepts difficiles à manier. Mais on ne peut pas non plus ignorer un certain nombre de réalités. Et vous avez raison, dans la population arabe en France, on a vu aussi des réactions très proches de ce qui passait dans la communauté juive. Et je ne vois pas au nom de quoi on pourrait le contester.

RD-C — Au nom du fait que "seule la singularité est subversive" pour reprendre les termes d'Edmond Jabbès.

AA — L'universalité, pour moi, passe par la reconnaissance et l'addition des singularités. Rien n'est plus dangereux que de mettre dans sa poche sa propre identité. Je crois qu'au contraire une singularité assumée dans la sérénité et dans l'ouverture est la manifestation la plus sûre de l'universalité de tous. Quand on veut

couper le fil qui vous relie à ce qu'il y a de plus profond en vous, simplement parce qu'il faut se confondre avec l'autre, alors je crois qu'un jour ou l'autre, votre différence resurgit exacerbée et à ce moment là, elle devient antagoniste.

RD-C — Avez-vous ressenti pendant la guerre du Golfe, avec vos interlocuteurs arabes, des butoirs, je veux dire des limites au dialogue ? Y avait-il des thèmes sur lesquels aucune confrontation n'était possible ?

AA — J'ai ressenti des limites dans l'action. A un moment donné, nous avons travaillé avec nos amis arabes à une manifestation encore plus unitaire, plus spectaculaire, qui procédait à la fois du respect de nos divergences et de la protection de ce qui faisait notre solidarité. Mais le point limite a été atteint quand il a fallu se déterminer par rapport à la politique de la France dans le Golfe. Nous nous sommes trouvés en opposition sur ce point et notre démarche commune a été limitée par le fait que beaucoup d'entre nous acceptaient l'attitude de la France et que la majorité de nos amis arabes y était hostile.

Quoi qu'il en soit, ce dialogue maintenu pendant la guerre du Golfe, est un acquis et il faut qu'il se poursuive parce qu'il peut aider les Israéliens et les Palestiniens à retrouver la paix et à mieux la vivre une fois faite.

Nous avons démontré la capacité que nous avons à nous rencontrer et à nous respecter, mais il faut que nous puissions trouver une voie d'expression plus concrète, plus agissante et plus efficace. Ce dialogue peut se transformer en action politique pour tenter de peser sur les événements au Proche Orient. Nous en sommes là mais nous savons aussi qu'il ne s'agit pas seulement de vœux pieux. Depuis plus de quinze ans, dans le cadre d'Identité et Dialogue, nous avons agi en faisant se rencontrer Israéliens et Palestiniens, en créant des occasions de dialogue entre Juifs et Arabes. Il faut que la France, qui a sur son territoire plusieurs millions d'Arabes et plusieurs centaines de milliers de juifs, agisse dans le sens de la paix et nous pouvons peut-être avoir une démarche spécifique dans ce sens à partir de Paris.

RD-C — Dans cette action pour la paix, pouvez-vous aller au-delà des rencontres judéo-arabes ?

AA — C'est un euphémisme de dire que les idées que nous développons à Identité et Dialogue ne sont pas majoritaires dans la communauté juive. Moi, en tant que juif, j'ai tout un champ de pédagogie, d'information et de conviction que je dois travailler pour faire partager mes idées à une plus grande partie de la communauté juive. Mais je crois que l'on peut aller au-delà. La France peut influencer pour accélérer le processus de paix au Proche Orient. Je crois qu'il serait bon que les choix de l'État français dans ce contexte soient soutenus par une voix judéo-arabe de plus en plus puissante en France.

RD-C — Vous paraissez presque optimiste. Mais aujourd'hui, le processus de dialogue paraît complètement bloqué du fait du gouvernement israélien. Vous avez parlé tout à l'heure des valeurs de justice et de tolérance du peuple juif, avez-vous l'impression que ces valeurs là sont partagées par un nombre important d'Israéliens? Si j'admets, avec moins de conviction que vous sans doute, que ces valeurs existent chez beaucoup de Juifs de la diaspora, je ressens les Israéliens comme les habitants d'un Etat avec une armée, un territoire, un drapeau... qui — à part quelques individus comme Leibovitz — ont oublié les leçons universelles de leur histoire, comme le rappelle Eyal Sivan, l'auteur du film *Izkor* dans ce même numéro de *Confluences*. Cet état d'esprit des Israéliens — non pas dans leur totalité, mais dans une proportion importante — ne vous met pas en colère ?

AA — Je crois que ces valeurs sont partagées par un nombre d'Israéliens plus nombreux qu'on ne croit. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elles inspirent le gouvernement israélien actuel, même si je respecte le légitimité démocratique de ce gouvernement élu par le peuple israélien.

RD-C — Vous parlez souvent de vos "amis arabes". Pourriez-vous mieux les définir ?

AA — Identité et Dialogue est une organisation uniquement composée de Juifs, pour beaucoup d'origine marocaine. Nous avons participé à la création il y a deux ans d'une organisation soeur, Dialogues, qui comprend des Juifs et des Arabes, et qui arrive à réunir plusieurs centaines de personnes. C'est une démarche nouvelle, encore

fragile et vulnérable mais qui a le mérite d'exister. Mais quand je parle de mes amis arabes, il y a beaucoup de Palestiniens, d'Égyptiens et de Maghrébins.

RD-C — Je n'ai jamais réussi à entrer dans Identité et Dialogue qui semble fonctionner dans une relative intimité mais je pense que c'était sans doute l'une des meilleures choses que l'on pouvait faire. J'ai aussi le sentiment que ce type d'organisation peut paraître exclusive à un juif originaire d'Europe Centrale et qui n'a jamais eu de contacts avec un pays arabe. Cette forme d'exclusion est sans doute sans importance si on la met en balance avec l'importance pour Israël de se vivre aussi comme une partie du Moyen Orient.

J'ai assisté à quelques réunions organisées par Identité et Dialogue et notamment à une rencontre entre Elias Sambar, directeur de la Revue d'Études palestiniennes et Elie Barnavi, historien israélien. J'ai eu le sentiment d'un certain sectarisme à la tribune, des deux côtés mais plus encore dans la salle, chaque "camp" rejetant le discours de "l'autre" et je me suis demandé si ce genre de rencontres ne favorisait pas finalement la langue de bois.

AA — Au fil des années, nous nous sommes rendu compte que l'efficacité passait certes par l'action, mais aussi par les réunions que vous évoquiez avec leurs limites. Il en reste toujours quelque chose. Si nous avons choisi de travailler en cercle fermé, c'est parce qu'il y avait urgence dans l'action à mener et qu'un petit groupe nous paraissait plus à même d'avoir une démarche pédagogique cohérente et continue.

RD-C — Je voudrais que nous évoquions maintenant le rôle de la diaspora dans un processus de paix israélo-palestinien. Personnellement, je suis de plus en plus persuadée de son peu d'efficacité. Si espoir il y a, j'ai de plus en plus la certitude que la paix passera par une "confluence" américano-soviétique, qui préservera leurs intérêts respectifs dans la région. A plus ou moins long terme, le gouvernement israélien, même dans sa configuration actuelle, sera obligé de céder aux pressions — s'il y en a — notamment financières. J'ai l'impression que les gesticulations d'une certaine diaspora juive en faveur de la paix sont destinées à nous donner bonne conscience — ce qui après tout, n'est pas négligeable — mais ne peuvent avoir aucun

impact sur un processus de paix. A l'image d'une certaine gauche israélienne, ne parlons nous pas en termes de morale et d'amour là où il faudrait parler politique, intérêts, impérialisme, etc... ?

AA — Mon impression est différente. L'action que nous menons n'est pas seulement un débat d'intellectuels. C'est aussi une démarche politique, controversée certes, mais qui pèse sur le cours des événements à plusieurs niveaux. D'abord en Israël, en faisant en sorte qu'une partie de la population israélienne, notamment les Israéliens d'origine marocaine, retrouvent la paix avec eux-mêmes. Nous avons contribué à leur faire retrouver et accepter leur identité. Aujourd'hui, plus personne en Israël ne peut faire l'impasse sur ce qu'est le judaïsme oriental et sur ces 700 à 800 000 Israéliens d'origine marocaine qui vivent avec sérénité leur filiation historique et culturelle, qu'on avait voulu briser en en faisant des Juifs réfugiés, échappés de l'enfer ! Ce résultat est un acquis pour la paix parce que ces mêmes Israéliens regardent le monde arabe différemment maintenant.

De la même façon, l'action que nous avons menée pour initier des contacts avec certains Etats arabes et entre Israéliens et Palestiniens est un acquis que nous voulons développer et consolider.

Je crois que le rôle de la diaspora dans ce processus est tout à fait essentiel et qu'il est légitime. Beaucoup d'Israéliens l'attendent, l'exigent. Pour ma part, je me sentirais tout à fait coupable de ne pas militer en diaspora pour ce dialogue.

RD-C — Quand vous dites que 800 000 Israéliens d'origine marocaine ont pris conscience du lien culturel très fort de leur judaïsme avec le monde arabe dont ils sont issus, je suis un peu surprise. J'ai toujours eu la sensation, en Israël, que les gens les plus racistes et les plus opposés au dialogue étaient plutôt d'origine sépharade sur le thème: "On les connaît, les Arabes... !"

AA — Vous vous faites l'écho justement de cette image fautive dans laquelle on a prétendu les enfermer. Je ne prétends pas que les sépharades soient tous des militants actifs pour la paix. En réalité, il y a probablement autant de colombes et autant de faucons chez les Juifs orientaux que dans le reste de la population israélienne.

RD-C — Nous sommes quelques uns dans différents petits groupes de Juifs pour la paix à nous demander ce que nous devons faire maintenant. Coincés entre une politique israélienne bloquée et une gauche israélienne qui, d’ici, paraît “absente”.

AA — Vous avez raison. Je crois beaucoup aux vertus de l’action politique réelle. Paris pourrait devenir un carrefour de rencontres pour le camp de la paix israélien qui traverse les courants politiques constitués. Nous pourrions faire entendre ces voix là. Aujourd’hui, la voix israélienne que nous entendons le plus souvent est la voix officielle. Il y a en Israël un camp de la paix qui s’exprime et qui se bat. La majorité des grands intellectuels israéliens sont préoccupés par la paix. Cette voix là n’est pas entendue. Nous devrions créer les conditions d’une écoute plus complète de ce qu’est la réalité israélienne.

RDC — En dialoguant avec vous, je pensais que j’étais d’accord avec vous sur beaucoup de points que nous avons évoqués ensemble, mais il y a cependant une différence de taille entre nous. Je ne sens pas cet attachement viscéral à Israël dont vous parlez. Je suis comme vous, attachée à la sécurité d’Israël et je supporte mal les discours qui font semblant d’ignorer qu’il y a là un véritable problème dans l’environnement qui est le sien. Mais en même temps, la sécurité des Palestiniens me paraît en ce moment encore plus fondamentalement menacée. Je ressens là un hiatus qui ne m’empêche pas de mener une lutte à peu près identique à la vôtre, mais qui m’amène parfois à des envies de renier ce peuple israélien qui accepte de telles choses. J’assume entièrement ma judéité diasporadique mais je ne peux pas me reconnaître dans un peuple israélien avec qui je ne partage pas de culture commune ni d’idéal sioniste. L’Etat israélien existe et il doit continuer à exister dans des frontières reconnues comme n’importe quel Etat, mais pas au détriment de millions de Palestiniens. Un point c’est tout. Pour vous, au-delà de ce point, il semble y avoir cet attachement viscéral à Israël dont j’aimerais comprendre mieux le contenu.

AA — Mon attachement à Israël n’est ni viscéral, ni sentimental. Il est l’expression d’un choix libre et responsable qui s’inscrit pleinement dans mon identité juive et dans les valeurs morales, culturelles et historiques qui l’inspirent.

Je ne peux pas et je ne veux pas limiter ce choix au simple

constat de l'existence de l'Etat d'Israël et des problèmes qui l'environnent. Pas plus que je n'accepte de me taire ou d'être indifférent aux drames que vit le peuple palestinien. Parce que je suis attaché à Israël, je suis aussi responsable de ce qui arrive aux Palestiniens et cette responsabilité me dicte de tout mettre en oeuvre pour que le plus vite possible, les Palestiniens retrouvent dignité, liberté, justice, patrie, souveraineté.

La vraie sécurité d'Israël est inscrite dans l'issue de ce combat pour la paix et la coexistence entre les deux Etats. Mon judaïsme prend son entière signification morale et idéologique dans mon engagement pour le dialogue et le respect de l'autre. Les gouvernements d'Israël ont pris le risque de beaucoup de guerres, des guerres gagnées certes, mais qui n'ont rien résolu. Ils ont pris le risque de payer le prix moral de l'occupation des Territoires et de la répression. Mais le seul vrai risque qu'Israël ne se résout pas à prendre, c'est celui de la négociation et du dialogue avec les représentants que le peuple palestinien s'est choisi. Quand on a décidé, comme moi, de privilégier le dialogue, on ne peut pas être juif spectateur.